besoins de son ambition et de son despotisme. S'inspirant de son mépris de l'idée et de sa haine des idéologues, il nous a gratifiés ainsi d'une machine de compression des consciences plus perfectionnée, plus appressive encore que le droit romain, dont elle procède.

Il en est résulté que notre enseignement, l'enseignement impérial et romain, ne répond absolument en rien aux besoins intellectuels et matériels de notre époque — je ne dis pas de notre civilisation, — car cette civilisation, je la crois beaucoup plus apparente que réelle.

En tout cas, à l'heure actuelle, la centralisation de l'enseignement et sa division en enseignement primaire, enseignement secondaire et enseignement supérieur sont des erreurs funestes qui ont produit bien des maux et que nous devons souhaiter de voir disparaître à bref délai.

Mais il me suffit, pour l'instant, de condenser ma pensée sous cette forme, pour en venir à la deuxième partie de notre exposé.

II

La question, je vous l'ai annoncé, est celle de l'influence exercée sur l'éducation par la philosophie, par les idées générales et notamment par la psychologie.

Nous ne reviendrons pas sur la définition de la philosophie ; c'est la science des idées générales et il semble que, lorsqu'on étudie en particulier telle ou telle branche des connaissances humaines, telle ou telle branche scientifique surtout, l'intervention de la philosophie, soit dans la doctrine même, soit dans

les moyens pédagogiques, doit être une question de la plus haute importance.

Aussitôt que la Renaissance eut commencé à rendre un peu d'activité intellectuelle au monde européen sortant du moyen âge, il se produisit, au XVIIe siècle, une superbe floraison philosophique ; en même temps les sciences commencèrent de leur côté à prendre un caractère positif : la science moderne se créait. On vit alors des hommes comme Descartes, comme Pascal, comme Leibniz, qui, ce me semble, furent à la fois des hommes d'une haute valeur scientifique ayant laissé une trace quelque peu profonde, et qui comptent aussi pour une certaine part dans l'histoire de la philosophie.

Ceux-là ne séparaient pas les sciences des lettres, ni la philosophie de la science. Qu'on se place au point de vue de la culture de l'esprit, du développement des principes pédagogiques, ou des doctrines scientifiques elles-mêmes, il faut reconnaître qu'ils n'ont pas dédaigné d'apporter à l'édifice une pierre d'une importance assez considérable et que leur influence se fait encore sentir aujourd'hui.

Au siècle suivant, lorsque arrivèrent les encyclopédistes, tous ces philosophes mirent une sorte de coquetterie, pourrait-on dire, à ne jamais se désintéresser de la science : vous voyez quelques-uns d'entre eux qui sont des géants de même taille que ceux du XVIIe siècle, comme savants et comme philosophes ; il me suffit de citer d'Alembert.

Diderot, qui a laissé une trace si lumineuse dans le XVIIIe siècle, sans que ses travaux scientifiques aient l'importance de ceux de d'Alembert, compte cependant dans ses œuvres un nombre assez considérable de mémoires mathématiques intéressants.

Voltaire s'attachait, avec une véritable passion, aux

travaux de Newton sur la physique ; et l'une de ses grandes préoccupations a été de collaborer quelque peu et de pousser, en tout cas, à la traduction des « Principes » par la marquise du Châtelet.

Je pourrais rappeler le nom de Condorcet, et bien d'autres encore.

Tous ces hommes ne séparaient pas la science de la philosophie ; il était réservé à la génération sortie de la période impériale, au commencement du XIXe siècle, d'effectuer cette séparation doctrinale et de nous donner les beaux résultats que j'indiquais au commencement de cet entretien.

Cependant, il se produit en ce moment une renaissance ; le livre de M. Henri Poincaré en est un témoignage éloquent, qui vient s'ajouter à quelques autres.

On commence à reconnaître, malgré le nombre croissant des découvertes de détail, qui a certainement obligé à une spécialisation assez intense, que ce n'est pas impunément que l'on peut séparer les branches diverses de l'activité humaine d'une façon aussi brutale et aussi étrange. On court grand risque de marcher ainsi vers une véritable décadence philosophique, littéraire et scientifique, et il est temps de ne plus trop avancer dans cette voie.

J'ai le ferme espoir que le livre de M. Poincaré sera le point de départ d'une renaissance philosophique réagissant sur les sciences et d'une renaissance scientifique réagissant sur la philosophie.

Mais j'ai hâte d'arriver, après ce que je viens de dire au sujet des idées philosophiques, à un point spécial dont je ne pourrais pas me dispenser de parler dans ce milieu, et que j'ai nettement annoncé.

Il est une branche de la philosophie, de date assez

récente ; elle remonte vraisemblablement à Descartes, bien qu'elle n'ait été baptisée qu'après lui ; on l'appelle la psychologie.

La psychologie a été d'abord un peu abandonnée, un peu dédaignée, puis elle a formé un chapitre de l'éducation philosophique universitaire, et non pas l'un des plus clairs ni des moins ennuyeux. Depuis quelques années, elle a quelque peu changé de physionomie ; mais il est résulté de l'association du passé avec le présent un terrible état de confusion. Aujourd'hui il serait assez difficile, à un homme véritablement sérieux qui n'aurait pas longuement et mûrement étudié ces questions, d'oser se dire psychologue ; mais, d'un autre côté, il est singulièrement aisé pour celui qui a un peu d'audace de prendre ce titre et d'en tirer vanité.

Nous voyons, par exemple, d'une part des hommes comme M. Binet, qui travaille à la Sorbonne dans son laboratoire, qui étudie des faits avec une attention minutieuse depuis de longues années, à l'aide d'appareils enregistreurs ingénieux, et qui publie des volumes remplis d'observations consciencieuses ; M. Binet est un psychologue.

Il existe un littérateur contemporain, dont beaucoup admirent le talent, que je ne veux pas discuter ici ; il s'est fait une spécialité d'écrire des romans risqués, à l'usage des dames névrosées du grand monde. Par cela seul, aux yeux de beaucoup de gens, M. Paul Bourget est un psychologue. M. Ed. Drumont demande des chemises soufrées pour les Juifs ; ce n'est pas compliqué ; eh bien, cela suffit pour qu'il soit psychologue ; du moins, c'est lui qui le dit, presque chaque jour.

Et, comble d'ironie ! voici notre ami Bérillon, qui travaille consciencieusement à recueillir des données

sur des phénomènes plus ou moins complètement étudiés jusqu'ici ; il recherche des faits et des lois scientifiques ; il fait application des résultats obtenus ; il pratique, par exemple, l'orthopédie morale ; lorsqu'il voit se révéler un défaut de conformation dans le cerveau d'un enfant, il s'efforce, au point de vue pédagogique et moral, de tirer parti des résultats psychologiques acquis pour redresser ce défaut. Lui aussi est un psychologue (en singulière compagnie).

Charcot, de son côté, était un psychologue, lorsqu'il faisait, à la Salpêtrière, ces admirables leçons qui n'ont pas peu contribué à la transformation des idées en matière de psychologie.

Vous voyez donc que la psychologie réunit en apparence des éléments bien divers, et que la grosse masse du public doit être embarrassée pour y démêler quelque chose. J'espère que cela changera d'ici peu. Actuellement, on peut s'intituler « psychologue » comme on s'intitule « ingénieur », comme naguère encore on pouvait s'intituler dentiste. Et s'il y a des ingénieurs (diplômés par eux-mêmes) d'espèces plutôt singulières, il existe également des psychologues de catégories surprenantes et très variées. Cela n'empêche pas qu'il s'est créé réellement dans ce domaine une science nouvelle. Ceux qui, abandonnant les formules universitaires surannées que l'on débitait sous le nom de psychologie, ont pris à tâche d'étudier scientifiquement les phénomènes psychologiques, ces faits d'idéation constatables et observables comme tous les autres phénomènes naturels ; ceux qui les soumettent à une analyse attentive, s'efforçant avec patience d'en découvrir les lois ; ceux-là, ceux-là seulement méritent véritablement le titre de psychologues et sont les fondateurs de la psychologie scientifique. Ils peuvent arriver à rendre de très grands services, au point de vue pédagogique qui nous préoccupe surtout.

Ces services sont de deux natures ; il y a d'abord la médication, l'orthopédie intellectuelle et morale à laquelle j'ai déjà fait allusion ; les moyens psychologiques permettent fréquemment de rétablir chez un enfant l'équilibre moral, momentanément rompu.

Mais je vais plus loin ; il y a une très grande méconnaissance de la nature humaine dans les procédés pédagogiques en vigueur : on réunit un nombre très grand d'enfants et on leur applique à tous, automatiquement, le même régime. Il est évident qu'il n'existe pas deux êtres humains qui se ressemblent absolument, pas plus qu'il n'existe deux feuilles d'arbre exactement pareilles.

Sans aller cependant jusqu'à l'idéal d'un professeur pour un élève, il est certain que les classes peu nombreuses sont une des conditions premières et essentielles d'une éducation raisonnable ; avec de telles classes, il est possible à un instituteur qui aurait, je ne dis pas des connaissances psychologiques très approfondies, mais une certaine initiation générale, de porter son attention sur les enfants qui lui sont confiés et de s'apercevoir que les procédés qui peuvent être utilement employés pour l'un ne réussiront pas aussi bien pour l'autre ; de la sorte, sa pédagogie ne serait pas aveugle et uniforme, mais elle deviendrait réfléchie et raisonnée.

Je crois que, dans un avenir qui n'est probablement pas très éloigné, il arrivera un moment où l'on comprendra, dans les écoles normales d'instituteurs, la nécessité de donner des notions de psychologie générale, au même titre que l'on donne déjà, bien imparfaitement d'ailleurs, des notions de péda-

gogie, et qu'on y enseigne aussi sommairement la législation usuelle et quelques autres matières. Sans trop approfondir, il s'agit d'offrir aux futurs instituteurs des connaissances générales utiles et même indispensables pour l'exercice de leur profession.

En matière pédagogique, la psychologie ne doit pas avoir uniquement pour objet de guérir, mais surtout de prévenir ; à côté de la médecine curative, il faut considérer l'hygiène.

Or, de même que tous les chefs de famille et tous les éducateurs devraient avoir des notions d'hygiène générale leur permettant de se placer, ainsi que ceux qui les entourent, dans des conditions physiques aussi favorables que possible, l'instituteur doit être en possession de notions psychologiques représentant les éléments de l'hygiène intellectuelle et morale.

Mais, allez-vous dire, comment peut-on songer à initier des instituteurs à des doctrines qui ont un caractère aussi spécial ? Dans le sens où l'on doit comprendre aujourd'hui la psychologie, après les travaux de Charcot et de ses émules, elle est étroitement liée à la suggestion, à l'hypnotisme. Dans le public peu éclairé, on confond volontiers toutes ces recherches, on les mêle avec les vieilles pratiques de ce qu'on appelait le magnétisme animal ; tout cela confine à la sorcellerie, et notre ami Bérillon, par exemple, est certainement considéré par beaucoup de gens comme un sorcier, s'occupant de sciences occultes !... Si les bûchers venaient à se rallumer, je ne serais pas rassuré sur son compte.

Il faudrait pourtant se bien persuader que toutes les sciences sont occultes, et à un bien haut degré ; car si l'on compare le nombre des faits et des lois qu'il serait intéressant de connaître et que nous ne connaissons pas au petit nombre de notions précises

et sûres que nous possédons, la balance penche du côté du premier plateau de façon effrayante.

Notre ignorance est énorme, infinie, notre science très limitée ; le chemin de l'inconnu est indéfiniment ouvert devant nous ; et lorsque nous avons désigné, à notre époque, sous le nom de sciences occultes, toute une catégorie de phénomènes inexpliqués, dont certains charlatans pouvaient tirer parti, nous avons fait preuve d'une incroyable inconscience. Est-ce le caractère merveilleux des faits qu'on invoquera pour dire qu'une science est occulte ? Il n'y a rien, même dans le phénomène d'hypnotisme le plus extraordinaire, qui soit plus merveilleux que le fait suivant : si vous prenez un petit morceau de papier, et un bâton de verre ou de résine, si vous frottez un instant ce bâton sur votre manche, vous verrez le morceau de papier, attiré violemment, se précipiter sur le verre ou la résine.

C'est la première et la plus simple des expériences de l'électricité statique ; elle nous semble bien naturelle ; nous y fixons à peine notre attention parce que nous en avons l'habitude, et qu'elle est devenue banale. Mais, si nous y réfléchissons, ce phénomène dépasse de beaucoup en merveilleux celui des tables tournantes, par exemple. Et les rayons Rœntgen ! Et la télégraphie sans fil ! Et les merveilles que demain nous réserve !

Toutes les sciences sont à la fois positives et occultes ; toutes doivent être étudiées par les moyens positifs dont nous disposons, c'est-à-dire par l'observation et l'expérience, aidées du raisonnement, afin de découvrir des lois et d'obtenir plus tard des applications effectives, s'il y a lieu. Et comme ces lois connues sont en tout petit nombre, ce que nous savons n'est rien en regard de notre ignorance, et

c'est pour cela que la science est sans cesse perfectible.

Ce sont là les principes dont on s'inspire ici, à cet Institut psycho-physiologique, avec une grande conscience, par des moyens modestes, en y joignant un grand dévouement pour la science et pour la vérité. C'est dans cette voie que marche l'école psychologique moderne ; non seulement elle ne se laissera pas entraver, mais elle est appelée à prospérer, à grandir, à rendre sans cesse les plus grands services ; c'est grâce à elle que le desideratum que j'exprimais tout à l'heure, de voir un jour les instituteurs recevoir progressivement quelques notions générales de psychologie, finira par recevoir satisfaction.

Si l'on devait persister dans la monstrueuse méconnaissance de la psychologie de l'enfant, qui inspire actuellement l'enseignement primaire, s'il fallait, par exemple, voir encore longtemps un troupeau d'élèves confiés à un seul maître, autant vaudrait renoncer à ce fantôme d'enseignement. Il ne produit rien, et ne peut rien produire dans de telles conditions. Les instituteurs sont réduits au rôle de gardiens, les élèves sont enfermés dans l'école pour les mettre hors d'état de nuire et les empêcher de courir les rues ; mais il n'y a en fait ni instruction, ni éducation ; et c'est miracle que l'on puisse très exceptionnellement, arriver parfois à quelques résultats partiels. Cela montre tout le dévouement, toute la conscience de ces instituteurs auxquels on donne pour vivre un salaire de famine. Et l'enseignement secondaire, nous l'avons vu, n'est pas dans des conditions meilleures. De sorte que l'on arrive partout à une constatation lamentable, à l'exception, toutefois, de l'enseignement supérieur. Dans ce dernier

domaine, en effet, les qualités du professeur et l'individualité des élèves jouent un rôle absolument capital. On ne s'adresse pas à des enfants ; les auditeurs ne suivent un cours que volontairement ; et par conséquent le côté pédagogique n'a plus guère d'importance. Sur ce point, nous n'avons donc pas beaucoup à dire. Mais, encore une fois, du côté de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire, tout est à refaire, tout est à reconstituer, et l'action de la psychologie scientifique ne sera pas étrangère à cette révolution pédagogique indispensable.

D'ailleurs, comme l'a si bien dit M. G. Le Bon et comme je le répète, après lui, il ne dépend ni des pouvoirs publics, ni de l'Université elle-même, ni de tous les efforts administratifs qui pourront être faits, d'amener la transformation nécessaire dont il s'agit. Cela dépend aussi, cela dépend surtout des familles.

C'est pour cela que je me félicite, dans ces réunions de l'Institut psycho-physiologique, de voir un grand nombre de mères de famille suivre assidûment nos entretiens.

C'est à elles, surtout, que je fais appel en terminant ; elles savent combien est grande, en ce moment, leur responsabilité ; combien est capitale l'importance de l'action exercée par elles sur leurs enfants qui demain, seront des hommes ; en présence d'une transformation qui s'accomplit tous les jours et dont, par cela même, nous avons peu conscience, il faut prévoir la possibilité d'accidents futurs, de bouleversements trop brusques, faute d'une insuffisante préparation. Il est donc nécessaire de porter une attention soutenue sur ces questions pédagogiques et de faire en sorte que l'éducation arrive à

atténuer les chocs, à remplacer, dans la mesure où ce sera possible, les révolutions par des évolutions.

Je vous demande d'apporter votre concours à cette Science, qui doit être la rénovatrice, la conciliatrice par excellence et sans laquelle toutes les races de notre monde sont vouées à un effondrement certain.

En ce qui concerne notre pays, il faut reconnaître que si la France est fort mal partagée, le mal dont elle souffre n'est pas plus grand que celui dont souffrent les autres nations de l'Europe.

Que les familles françaises ne se désintéressent pas de l'avenir du pays ; qu'elles aient la conscience très nette de leur responsabilité et des résolutions à prendre ; qu'elles apportent à l'œuvre commune, à la préparation de la vraie civilisation, le contingent de leurs bonnes volontés et de leurs efforts ; et c'est un cri de joie et d'espérance qui remplacera notre cri d'alarme !

Et, par-dessus tout, chacun doit comprendre qu'il faut être un bon ouvrier dans cette construction de l'édifice de demain. Personne n'a le droit de se dérober, même par modestie, à la tâche qui nous intéresse tous.

Réfléchissez donc bien à ces questions pédagogiques, contribuez à leur progrès dans la mesure de vos forces ; travaillez à la solution du grand problème qui se pose ; associez-vous, enfin, à la transformation, sans laquelle ce problème ne sera pas résolu ; la nécessité de cette transformation est démontrée, aussi bien par les témoignages mis sous vos yeux que par l'évidence même des faits.

LE PROBLÈME DE L'ÉDUCATION [1]

Je me propose de vous parler ce soir du problème de l'éducation. Après les aperçus présentés dans nos précédents entretiens, après les conclusions rapides par lesquelles j'ai terminé, récemment, ma causerie sur l'éducation scientifique, il me paraît inutile d'insister de nouveau sur l'importance de la question ; ce serait faire injure à mon auditoire. C'est de la solution donnée à ce problème que dépend l'avenir du monde.

Mais j'ai le devoir de signaler l'étendue que présente un tel sujet. Il pourrait facilement remplir un cours d'une cinquantaine de leçons. Je ne prétends donc pas l'épuiser, et c'est à peine si j'ose dire que j'aurai pu l'aborder seulement. Mon but est d'ailleurs non pas de formuler des solutions, mais de pousser mes contemporains à les chercher, en les invitant à porter leurs réflexions sur ce problème. Cette invitation, ce n'est pas à vous qu'elle s'adresse ; ceux qui m'écoutent sont sur ce point convertis à l'avance, je le sais. Mais grâce à la publicité, ce que nous disons ici peut être entendu au dehors ; et je ne désespère pas de voir cette libre tribune, ouverte si généreuse-

1. Conférence du 27 mars 1903.